

Jallia RUSSIALI

La demoiselle des carrières

M+ ÉDITIONS
5, place Puvis de Chavannes
69006 Lyon
mpluseditions.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© M+ éditions
Composition Marc DUTEIL
ISBN : 978-2-38211-154-3

1.

UN PIVERT DANS LE CRÂNE

Coucher avec son ex, c'est comme refaire une randonnée que tu n'as pas faite depuis longtemps, tu connais le sentier par cœur, tu l'apprécies encore mais tu connais, hélas aussi, le panorama final... C'est précisément ce que se disait Valérie en ramassant son soutien-gorge près de la lampe de chevet, où il avait valdingué avec élan quelques heures auparavant. Pour l'instant, le Major Puech fraîchement promu au grade exceptionnel, mettait tout en œuvre pour ne faire aucun bruit en se rhabillant afin de ne pas réveiller ledit ex... Elle n'avait aucune envie d'entendre la fameuse réplique « tu vois ma belle, je te l'avais dit que ce serait super... »

Ce qui avait été profondément déterminant dans le rapprochement opéré la nuit dernière entre Valérie et son bellâtre barbu, c'était surtout la quantité de rhum vieux qu'ils avaient avalé une bonne partie de la nuit. La fête, commencée à l'étage de la Brigade Criminelle, s'était poursuivie chez Lulu, le bar à flics, non loin du commissariat de Périgueux. Éméchée, elle avait commis l'irréparable : envoyer un SMS à son ex... Émoustillé illico, il avait sauté sur l'occasion pour lui proposer de l'attendre chez lui avec une bonne bouteille. Un souvenir en appelant un autre, ils avaient fini par dérapier sur le dangereux sentier qui mène au plumard, où chacun avait avec délice renoué avec les souvenirs qu'il gardait du corps de l'autre.

À la décharge de l'amant, il fallait bien avouer qu'oublier le corps de Valérie eût été un tour de force, tant la belle brune, au-delà de

la cinquantaine, faisait encore se retourner tous les hommes dans la rue. Fine, élancée, sportive, elle portait avec une aisance déconcertante aussi bien le pantalon de cuir noir que la veste de tailleur Chanel et dans les deux cas de figure, elle rendait les mâles à moitié fous... Ses petits yeux perçants d'un bleu glacial avaient également de quoi dérouter, tant il était difficile d'y lire les émotions qu'elle s'appliquait perpétuellement à y enfouir.

Ses bottes à la main, un affreux mal de crâne lui enserrant les tempes, elle referma en silence la porte derrière elle, abandonnant aux bras de Morphée son amant de la veille. À 7h45, elle se dit qu'elle n'avait décidément pas le temps de faire un aller-retour jusqu'à son appartement de la rue Biron. Avec les sempiternels bouchons du matin, elle était certaine d'arriver à la bourre au boulot. Elle se résolut donc à partir bosser, sans se laver les dents, sans changer de culotte, ce qu'elle détestait par-dessus tout. Rien que ce détail lui faisait regretter sa folle nuit. L'affreuse migraine qui lui attaquait le front lui rappelait aussi qu'elle n'avait plus vingt ans et que le temps de récupération « post-cuite » s'allongeait considérablement à la cinquantaine.

* * *

La veille au soir, commissariat de Périgueux,

– S'il vous plaît ! S'il vous plaît, un peu de silence ! lança en riant le Major Puech en tapotant sa coupe en plastique à moitié pleine avec un crayon à papier. Écoutons Madame la Procureure...

Le brouhaha ambiant s'estompa peu à peu, pour finalement faire place à un silence gênant et quelque peu inhabituel entre les murs d'ordinaire bruyants du commissariat. Une femme dans la petite quarantaine, au carré blond cendré, boudinée dans un tailleur sombre à la coupe stricte, s'avança d'un pas. La salle de réunion de la Brigade Criminelle était métamorphosée pour l'occasion puisque la vaste table ovale qui normalement accueillait tous les briefings des équipes, avait été retirée et remplacée par des plateaux de taille plus modeste posés sur des tréteaux et couverts

de bouteilles et de biscuits apéro. Cependant, le néon du plafond se demandait toujours, s'il devait s'allumer ou s'éteindre et conférait à l'atmosphère des airs stroboscopiques. La procureure se gratta la gorge. Visiblement peu habituée à ce genre d'exercice, elle avait choisi de s'y soumettre néanmoins pour mettre en pratique ce que son module de formation au management lui avait enseigné : « profiter des bons moments dans la vie des équipes pour créer du lien, ça permet toujours de faire avaler plus facilement les couleuvres quand les jours sont plus sombres... » Elle toussota à nouveau avant d'entamer son allocution.

– Nous sommes réunis ce soir pour célébrer la promotion du Major Puech au grade exceptionnel. Il n'est pas dans mes habitudes de festoyer à tout bout de champ, mais cette promotion tombe à pic si je puis dire, suite à la difficile affaire que nous venons de boucler ; je parle évidemment de l'affaire Revel qui nous a tenus sur le pied de guerre pendant de longs mois et je voulais profiter de l'occasion pour remercier l'ensemble des équipes de la Brigade Criminelle pour leur courage et leur dévouement dans leur travail.

Dans la salle de réunion, défraîchie et verdâtre, teinte qui donnait à tout un chacun des faciès de cadavres dégelés, les murs étaient couverts de documents de travail et d'affiches professionnelles. Les douze collègues de l'équipe tenaient presque sagement leurs verres pleins calés sur leur estomac et arboraient des demi-sourires pince-sans-rire. Seule le Major Puech, virevoltait au milieu du petit groupe et semblait ne pas s'intéresser pour deux sous au discours de la Proc. Elle trinqua avec son équipier Guilhem Jordi, qui étouffa avec peine un fou rire pour ne pas interrompre cet instant de solennité.

– Je vous dérange pas trop Puech ? lança la Proc.

La brunette leva les yeux au ciel en souriant, prise en flagrant délit. Occupée à éponger la boisson qu'elle avait malencontreusement renversée sur la chemise de Guilhem, elle n'avait rien écouté des paroles de l'ambitieuse Procureure.

– Je continue à vous passer de la pommade ou vous vous en cognez complètement ? poursuivit-elle, d'une humeur contrariée à peine dissimulée.

– Oh ! Je vous demande pardon, Madame la Procureure, mentit Valérie en continuant à éponger. Je pensais que c'était du champagne, mais en fait c'est que du mousseux, alors ça te portera même pas bonheur ! dit-elle à l'adresse de son équipier.

La Proc prit un air pincé et lui renvoya la balle.

– Je vous passe volontiers la parole, Major Puech...

– Non, non j'ai horreur de ça, vous le savez bien...

Les collègues réclamaient déjà un discours en la bousculant et la poussant au centre de la pièce... Prise à son propre piège, Valérie fut forcée d'improviser.

– Euh... Voilà, que dire ? À part que j'adore travailler avec vous, que vous êtes ma famille depuis des années maintenant et que j'ai une pensée aussi pour le Capitaine Lepêcheur¹ qui aurait été fier de moi, de nous et dont on devait fêter la retraite cette année. On ne l'oublie pas surtout dans ces moments très sympathiques. Merci à Jordi qui me supporte tous les jours et au Commandant qui nous accompagne tous avec beaucoup de bienveillance. Merci à tous.

Le Major leva son verre pour signifier la fin de sa prise de parole, ponctuée immédiatement de chaleureux applaudissements.

– *Pas un mot pour moi... La chienne... Elle ne perd rien pour attendre. Ça va qu'elle a un joli cul et des jambes à se damner, sinon je l'aurais déjà volontiers recadrée celle-ci.* Je vous laisse vous amuser, j'espère que demain tout sera propre, que toutes les traces de cette petite sauterie auront disparu et que vous aurez les idées claires... sermonna la Procureure.

– Bonne soirée ! répondit Valérie aussi sérieusement qu'elle le pouvait. Elle avait la ferme intention d'en profiter et la nuit ne faisait que commencer !

1. Ab intestat, un caillou dans ma chaussure aux Éditions Fanlac

Un silence respectueux et impatient punctua le départ de la Proc tandis que le claquement de ses talons épais sur les dalles de simili marbre vieillot des escaliers scandait chacun de ses pas. Une fois les talons évaporés, Valérie s'écria en levant les deux bras :

– C'est parti !

Jordi la souleva à bout de bras comme un trophée de rugby et la jeta sur son épaule. Desmaison, le cadet de la troupe, dégaina son enceinte portative et le Commandant Tournier, tout sourire, sortit de son bureau avec une caisse de véritable champagne surmontée d'un plateau de petits fours maison. La fête pouvait commencer et allait durer toute la nuit...

* * *

À l'approche du commissariat, le Major Puech se promit de s'ingérer en pénitence une séance de running un peu plus longue qu'à l'accoutumée, dès qu'elle aurait un créneau dans son emploi du temps chargé. Sur le seuil, elle prit une grande inspiration destinée à franchir en apnée les quelques mètres carrés qui constituaient le hall d'entrée du bâtiment. Les shoots de rhum gambadaient encore joyeusement dans son estomac vide, il était par conséquent inconcevable qu'elle respire l'odeur de pisser de chat qui flottait quotidiennement dans l'antichambre du commissariat. Le Major Puech salua d'un geste de la main Monique, l'agent d'accueil dont émanait cet effluve si particulier, laissa sur sa gauche le couloir qui menait aux cellules de dégrisement et gravit deux par deux les marches jusqu'au second palier. Arrivée devant la porte de son bureau, elle s'adossa au mur gris et sale, réprima un haut-le-cœur et se força à respirer fortement par le nez en fermant les yeux.

– Ça sent le cul par ici...

– Oh merde Jordi, t'as rien trouvé de plus classe pour dire bonjour le matin ?

– Désolé ma belle mais là, y a pas d'autre mot. T'as le carré en bataille, t'as les mêmes fringues qu'hier soir et tu sens le rhum. J'en conclus que tu n'as pas dormi chez toi, que tu n'as pas eu le

temps de prendre de douche. C'est clair que tu t'es envoyée en l'air cette nuit... Je dirais même que ça a dû être hard, on dirait que t'es passée dans une bétonnière !

– Fais pas chier Jordi, j'ai mal au crâne...

– Comme je suis un vrai ami, je vais te préparer un café et ponctionner ma réserve spéciale de rousquilles pour te remettre en selle.

– Merci grogna-t-elle.

– Briefing dans quinze minutes ! Grouille-toi de remettre le facteur sur le vélo, sinon le Commandant Tournier va appeler le SAMU...

Val ouvrit la bouche, prête à répliquer mais préféra finalement garder son énergie pour faire face à cette longue journée à venir.

2. LE COCHON PENDU

« Au commencement, j'ai cru qu'elle était morte, qu'on l'avait juste oubliée là, dans ce petit coin à l'abri des regards, vraiment, je l'ai crue morte : d'ailleurs, elle ne bougeait pas d'un poil. Elle était juste suspendue, la tête en bas, parfaitement immobile et insensible apparemment à l'agitation autour d'elle. Quand un petit courant d'air s'infiltrait dans la pièce à la faveur d'une porte mal fermée, elle vibraît d'un léger frémissement, mais rien qui pût laisser croire qu'elle fût encore animée du moindre souffle de vie. Cependant, sa présence m'intriguait et je m'interrogeais sur le fait que tout bonnement elle ne se décrochât pas par gravité. Si elle était morte, elle serait tombée au sol, et pourtant, elle demeurerait accrochée. Peut-être une question de temps... Cela tombait bien, du temps, j'en avais à revendre. »

Camille l'avait désignée du doigt à Guilhem, son compagnon, qui illico s'était emparé d'un balai pour la déloger, mais elle avait retenu son geste.

– Attends, on va faire connaissance, laisse-la encore un peu, s'il te plaît.

« Guilhem chéri passa sur mon caprice en mettant cela sur le compte de l'ennui et du manque de grand air. Au fil du temps, je me surprénais souvent à laisser mon regard traîner sur elle et à lui trouver un intérêt particulier. Sa parfaite immobilité faisait écho à la mienne et je me demandais si elle aussi pouvait se questionner pour savoir si j'étais morte également. Je ne l'étais pas, loin de là, juste recluse et immobile, jambe tendue dans une gangue de résine. Je m'appliquais donc mentalement à mémoriser l'exacte posture dans laquelle elle se trouvait. L'écart entre ses membres immobiles et l'angle qu'ils

formaient les uns par rapport aux autres. Malgré son petit corps rondet en forme de 8, l'ensemble de son être suspendu donnait une impression d'équilibre gracile. Jours après jours, dans la pâle lumière des matins hivernaux, elle était la première chose que j'observais. Si bien qu'au réveil, je l'ai surprise. Imperceptiblement, sauf pour l'observatrice avertie que j'étais devenue, elle avait bougé. Elle avait étendu au maximum une de ses longues pattes de devant. Toute raide, elle se trouvait maintenant étirée bien devant sa petite tête. J'éclatais de rire. Se foutait-elle de ma gueule ? Se moquait-elle de ma jambe raide et de mon immobilité carcérale ? Compatissait-elle à mon enfermement, en me le disant par petite patte interposée : regarde, moi aussi je sais tendre la jambe, et je suis là pour t'enseigner la patience...

Le lendemain, elle avait encore bougé, sûrement à la faveur de la nuit, elle profitait de mon sommeil, et donc de ma perte de vigilance, pour faire quelques petits étirements. Ses pattes de derrière s'étaient recroquevillées sous son ventre et formaient une sorte de cœur, tout aussi ridicule que celui que les adolescents forment avec leurs pouces et leurs index sur les photos aujourd'hui. Elle mimait un cœur avec ses pattes. À qui s'adressait ce message ? Je ne pouvais croire que ce fût à moi, car entre nous, point de sentiment, tout au plus une tolérance mutuelle, une cohabitation.

Le jour suivant m'éclaira d'une étincelante évidence, le cœur ne m'était pas destiné. Il était arrivé pendant la nuit, en toute discrétion et il se tenait maintenant à quelques centimètres d'elle. De constitution légèrement plus massive mais tout aussi gracile dans ses mouvements, il se rapprochait ostensiblement d'elle. Son manège me fit penser au jeu « un deux trois soleil » des enfants. Elle lui tournait le dos et il en profitait pour avancer. Cela n'avait pas l'air de la déranger plus que cela, puisqu'elle ne bougeait pas d'un poil, bras tendu et cuisses en cœur, elle demeurait toujours parfaitement immobile. Ce petit jeu me contrariait quelque peu, car je n'y avais pas été préparée et je n'en connaissais pas les règles.

Une légère inquiétude s'empara de moi. Était-il possible qu'il y ait une forme de cannibalisme chez cette espèce ? Allait-il tout bonnement la dévorer. Un, deux, trois, soleil, je te bouffe ? Mon questionnement fut de courte durée, car il ne tarda pas à l'atteindre et à l'enserrer de ses huit pattes. Pendant de longues minutes, leurs seize membres se mêlèrent dans une sorte de pelote